

Le cinéma de Michel Brault, à l'image d'une nation, André Loiseau, L'Harmattan, 2005, 342 p.

Gilles Marsolais

Number 127, June–July 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4986ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (2006). Review of [*Le cinéma de Michel Brault, à l'image d'une nation*, André Loiseau, L'Harmattan, 2005, 342 p.] *24 images*, (127), 5–5.

avec un bonheur évident d'avoir vécu cette grande aventure, Brault se résume en disant simplement : « J'ai participé à la conquête du cinéma léger ».

Quant aux films... Est-ce nécessaire d'insister? Tout est à voir. Si l'on veut respecter la chronologie, on commencera par *Les raquetteurs* qu'il fait toujours bon de revoir. Mais on pourra aussi prétendre qu'on est à Cannes en 1963 et voir *Pour la suite du monde* avec sous-titres français (!) dans de très beaux noirs et blancs remastérisés sous la surveillance de Brault. Plus d'un cinéphile découvrira sans doute dans ce coffret l'une des œuvres majeures du cinéaste, qui est aussi l'un des très grands films de l'histoire du cinéma québécois : *Entre la mer et l'eau douce*. Également remastérisé avec la collaboration du cinéaste et une piste sonore débarrassée de ses parasites, mais respectant l'enregistrement monophonique d'origine, le film, quel que soit son poids historique – par rapport à l'histoire du Québec, comme par rapport à l'histoire du cinéma – n'a pas pris une ride. Geneviève Bujold est toujours aussi frêle et émouvante; les images de Gosselin, Brault et Labrecque, encore plus belles que dans notre souvenir; l'usage des non-professionnels, d'une justesse exceptionnelle. Ce « petit » film est aussi l'un des mariages les

plus réussis du cinéma direct et de la fiction : tout ce que Brault a appris en tournant *Pour la suite du monde* est ici réinvesti avec une invention constante qui fait régulièrement appel à l'improvisation, la séquence inoubliable de Claude et Geneviève dans l'escalier en étant l'exemple le plus éloquent.



Entre la mer et l'eau douce (1967).

La sélection se clôt avec *Les ordres*, un film unanimement reconnu comme l'un des grands films de l'histoire du cinéma québécois et l'œuvre la plus ambitieuse de la filmographie de Brault, par son sujet (l'impact sur les civils de la loi dite des mesures de guerre de l'automne 1970) aussi bien que par son écriture – qui valut au cinéaste le prix de la mise en scène au festival de Cannes de 1975. Si la galerie de personnages demeure atta-

chante, l'espèce de résignation qui imprègne le discours humaniste du film passe assez mal face à ce moment proprement honteux de l'histoire canado-québécoise. Par contre la mise en scène, contrairement à nos craintes, n'a pas vieilli et les choix d'écriture gardent toute leur pertinence – Robert Lévesque avait bien raison d'écrire à l'époque que le film ne fait « aucune concession à la facilité, à l'effet, au spectaculaire ». Comme toujours chez Brault, la description du quotidien est d'une grande justesse et c'est là que le film prend tout son poids. Le travail de remastérisation, peut-être à cause de l'alternance noir et blanc-couleur, m'est apparu moins précis que dans les autres titres.

Le coffret inclut un petit livre de 104 pages où textes et témoignages viennent baliser le parcours du cinéaste. Souvent contemporains de la sortie des films, ces textes ont l'intérêt de n'être pas que des textes élogieux; par ailleurs, on a eu la bonne idée de faire place à quelques auteurs anglophones (canadiens et américains) dont les points de vue valent assurément le détour. Enfin, quelques textes inédits (dont un témoignage, aussi passionné que passionnant, du directeur photo Michel La Veaux), commandés pour l'occasion, viennent actualiser un ensemble aussi riche que diversifié. ■

LE CINÉMA DE MICHEL BRAULT, À L'IMAGE D'UNE NATION

André Loiselle, L'Harmattan, 2005, 342 p.

À part le court ouvrage que j'ai commis en 1972, que l'auteur cite abondamment d'ailleurs, il n'existait aucune étude sur l'œuvre de Michel Brault à ce jour. Ce livre d'André Loiselle se propose de mettre en lumière, à sa façon, la contribution inestimable au cinéma québécois et à l'histoire du Québec de ce grand cinéaste. En effet, à travers l'étude de quelques films phares, il vise à faire ressortir les liens intimes existant entre la pratique cinématographique de Michel Brault et l'histoire du Québec en constante évolution, du « Canada français » à l'affirmation du fait québécois. Se voulant autant historien que cinéphile, Loiselle avance même que Michel Brault aura été « un témoin qui a eu recours à la caméra pour documenter l'affirmation nationale d'une collectivité façonnée en grande partie par sa propre expression cinématographique ». Attentif à dégager

une signification des images et des sons tout en exposant les contradictions d'un Québec d'abord tiraillé entre les figures d'autorité du passé et les appels de la modernité, l'auteur se fait convaincant dans l'exposé de sa thèse dans les deux premiers chapitres, mais il en vient rapidement à errer ensuite en faisant preuve de moins de rigueur. On cesse même tout net de le suivre quand, au cinquième chapitre consacré aux années 1980 et suivantes, il tente de nous convaincre que le Québec, à l'image des derniers films moins réussis de Michel Brault, est devenu nostalgique du passé, gangrené par le syndrome de la ceinture fléchée, plus refermé sur lui-même, moins internationaliste et moins progressiste. Peu ou mal documenté, l'auteur cesse alors d'être historien pour céder à la complaisance et à la facilité en accumulant les clichés et les

préjugés du Canada anglais à l'endroit du Québec, sur la base de détails qu'il monte en épingle et de citations hors contexte. Des lectures plus diversifiées (de John F. Conway à Robin Philpot, en passant par Neil Bissoondath, Claude Corbo, etc.) lui auraient évité cet écueil. Aussi, ne maîtrisant pas des notions aussi élémentaires que celles de langue et de dialecte, il en arrive même à dire des âneries au sujet de la langue parlée au Québec. Dans la foulée, on ne peut qu'être gêné par les trop nombreuses fautes de français et les coquilles qui entachent l'ensemble de l'ouvrage. Quoi qu'il en soit, cet essai demeure intéressant, alors qu'il se permet de remettre les pendules à l'heure relativement au rôle capital joué par Michel Brault dans *Pour la suite du monde* et qu'il se concentre sur le cinéma. – Gilles Marsolais